

On tot fin bambanard : (patois de La Forclaz)

Autor(en): **Djan Pierro**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **73 (1934)**

Heft 45

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-226076>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

LE « CONTEUR VAUDOIS »

Le « Conteur », ce journal qui n'est jamais comme
1. Ne coûte que trois francs, si l'on s'abonne à
2. Pas méchant, ni sceptique, ou mesquin, ou et
3. Il a montré souvent de l'esprit comme
4. Il ne vous parle pas de meurtres, de lar
5. De financiers véreux, de malfaiteurs oc
6. De faillis, de banquiers emportant la cass
7. On le lit en famille, ayant bien fermé l'h
8. Car il est attachant, amusant, toujours
9. Et quand on le possède, on a le para
101

Sami.



ON TOT FIN BAMBANARD

(Patois de La Forclaz).

ME n'oncllio Aldophe ètâi bambanard
(scieur de long); é râve aprâi cé
metchi avoué dé Valdoustans qu'avont
bambanâ, y a grand temps, le bou por le tsalet
de la Dzâu carrâie. Di adon, on le reincontrâve
per tui lou carré avoué sa granta bambânna que
lui terive amoue di déssus le bock (chevalet), et
son valet, le Marc, mon cousin, bâs di dézo. Dé-
vant dé râssi ona granta piellie, é faillhâi li fère
on tré avoué on fi rodzo por râssi bé drâi, et me
n'oncllio réquemiandâve todzor à son valet dé
râssi fenameint dé côute le tré. On bé dzor, l'on-
cllio que sé maufiâve, vint bas di déssus le bock,
aveve amoue et dit u Marc :

— Yo est te le tré ? I ne le vaïo pas mé.

— Le tré, répond le Marc, tot motset, le tré
est deïn le râsson (sciure).

On âtre iâdzo que râssivont u bord de tsemin
de la Golettaz, on villhio Angliche que passâve
per lé, et que ne sâve pas on mot dé français,
lâu demande le tsemin d'Huâimoz. Et moutrâve
la tserrière ein deseint : « Yémoz ? Yémoz ? »

— Tiet mé dis-to, li fâ l'oncllio ? T'â mau ?
Se t'â mau, té faut consultâ et té fère asoigni.

On âtre coup qu'on prédicâre li âve volliu dé-
vesâ de tsemin de ciel apré li avâi demandâ le
tsemin de Plliambouâi, l'oncllio sé vire contre
son valet, fâ ona pecheint' eccliatâve de rire et li
dit :

— Acâuta-vâi cice que couedhie mé duâtchi
le tsemin de paradis et que ne sâ papi cé dé
Plliambouâi. *Djan Pierro dé le Savoies.*

FOLIE DE JEUNESSE

A notre époque de matches, de records, de
prouesses de tout genre, rien ne doit
plus nous étonner, pas même si M. Pi-
card atteignait la lune un de ces quatre matins,
et surtout en revenant. Records de vitesse en
auto, en train, en avion; de hauteur dans l'at-
mosphère et de profondeur dans la mer; de
légereté unie à la puissance d'un moteur; de
durée... pour un couple de danseurs; matches
de tennis, de foot-ball, de boxe; prouesses de
marcheurs, de cyclistes,... d'équilibristes (au fi-
guré comme au sens exact). Il ne manque que
le record de la lenteur, et encore, s'il faut en
croire le bon poète Verhaeren, il a été décerné,

dans son pays, à « celui qui maintient le plus
longtemps une même pipe allumée ».

Ayant lu « Les Fumeurs » de Verhaeren, il
vint à l'idée de l'étudiant Max de proposer un
match d'un nouveau genre : il tenait à se mesu-
rer en habileté de fumeur avec tel ou tel de ses
camarades. Au cours d'une de leurs réunions,
au moment où les cerveaux échauffés se don-
naient toute licence, Max interrompit les dis-
cussions animées, le chassé-croisé des mots pi-
quants ou légers, et d'un ton à la fois jovial et
ironique, s'écria :

Mes amis, il manque de fumée ici. (on se
voyait encore), de la bonne fumée de pipe. Vous
fumez trop paresseusement. Foin de ces suc-
ceurs méticuleux qui font tellement durer leur
plaisir qu'ils s'endorment béatement, comme des
moines repus ! J'en vois, qui se négligent, brû-
lant allumettes sur allumettes, et qui ont besoin
d'un crachoir : une « sucette » leur conviendrait
mieux. Qui veut se mesurer avec moi pour ex-
pédier en fumée deux grammes de tabac, le
plus rapidement possible ? Qui veut être un as
de la pipe ?

La proposition est accueillie par une bordée
d'exclamations. On se regarde, on s'interroge,
on discute l'enjeu et on convient que le gagnant
recevra une pipe en écume.

Franz, un Bernois francisé, relève le gant. Le
tabac est pesé ; deux pipes ordinaires, en buis,
de même calibre, sont apportées du magasin et,
à un signal donné, nos deux champions com-
mencent les opérations. Ils bourrent prestement
et savamment leur fourneau, flambent allumette
et tirent à qui mieux mieux sur leur tuyau
d'ambre. Campés solidement sur leur siège,
pour augmenter leur résistance, face à face de
chaque côté de la table, ils se surveillent et
s'excitent mutuellement, sous les regards amu-
sés et narquois de leurs camarades. Leurs joues
se creusent à chaque aspiration, qu'ils prolongent
jusqu'à la dernière limite ; ils prennent à
peine le temps d'expulser la fumée, de peur de
ralentir la combustion. Ce ne sont pas des volu-
lutes bleuâtres et transparentes qui les envelop-
pent, mais des nuages, des tourbillons épais et
compacts, au travers desquels leurs regards ont
de la peine à se rencontrer.

Les bouffées s'éclaircissent... ce n'est plus
que de la vapeur. Un coup sec et un petit tas de
cendres piquées de braise témoigne d'un travail
bien fait. L'écart de durée n'est que de quelques
secondes.

La dernière pincée de tabac glisse dans le
fourneau brûlant et les deux locomotives re-
prennent avec une nouvelle ardeur leur lancer
de nuages. Les deux champions pâlisent sous
l'écoeurement qui les gagne ; ils domptent avec
peine leur envie de cracher et leur salive et leur
dégoût. Ils s'acharnent à terminer le plus tôt
possible et à crâner devant la galerie, dont les
remarques baissent à mesure que la fumée s'é-
paissit dans la salle soigneusement fermée contre
le premier froid de novembre.

Franz garde son calme et de l'index exerce
une adroite pression sur le foyer ; il tire longuement,
en un crescendo régulier, comme un
fumeur consommé, tandis que Max s'énervé et
halète, aspire goulûment à s'étouffer, si bien
que lorsque Franz crie « fini ! » en secouant
son calumet, lui, Max, lance avec sa dernière

bouffée sa pipe à tous les diables, saute à la fe-
nêtre pour donner essor à sa bile irritée et res-
pirer à pleins poumons.

Et les acclamations de retentir : Honneur à
la vieille garde bernoise, que l'air du bon Pays
de Vaud a rendue invincible !

Revenu à lui-même, Max avoue la folie d'une
telle gageure : elle pourrait bien, dit-il, me dé-
goûter à jamais de la pipe et même du tabac.

— Et marquer le début de l'ère des écono-
miques, lui répond-on. A quelque chose folie est
bonne.

— Parlez-moi, ajoute Max, d'une pipe bien
culotée, dégustée à tout petits coups, à petit
feu couvé sous la cendre, d'une pipe qui ne vous
laisse que l'arôme du tabac et de la clarté dans
l'esprit. *A. Gaillard.*

LUVI ET SA LISETTE

*Lo Luvi et la Lisette
N'ont jamé bin pu s'accordâ :
On les ouïssâi disputâ
Le tsecagne reinmodâve..*

*Por çosse, por cein,
Por dei vein
Ti lè dzo et fère la chetta ;
Mâ vouequie qu'on part dè tein
Lo Luvi l'è mau ein train :
Paret que lo medzi lâi grâve,
Que l'a dâo mau à socliâ*

*Et que châ
Tot coumeint âo mécanique..
Mâ po lo visitâ, bernique !
L'ont, pardieu, teri lo verrou,
Et se lameintant ti lè dou :
Lo Luvi, lo pourô gaillâ,
Tant l'a pouâire de trépassâ,*

*Et la Lisette
Tant l'a pouâire que s'ein remette !*

Sami.

UNE DAME ET SON CHIEN

En n'apprendrai rien à personne en di-
sant qu'il est des voyageurs rudement
sans gêne et que ces voyageurs sont
parfois sans s'en douter, les persécuteurs des
gens timides.

Par exemple, il vous est certainement arrivé
de vous sentir, en chemin de fer ou en tram-
way, écrasés par un gros monsieur qui s'étale
sur la banquette... ou par une dame qui vous
marche sur le pied.

Une histoire symbolise très bien cette consta-
tation ; elle est connue.

Un Anglais (les Anglais sont renommés pour
leur sans-gêne), porteur d'un panier en osier,
entre dans un compartiment de chemin de fer
et, au lieu de poser son colis dans le filet au-
dessus de lui-même, a soin de le placer au-des-
sus d'un placide voyageur installé en face de lui.

Le train roule. Soudain, quelques gouttes
tombent sur le visage du voyageur placide. Ce-
lui-ci, curieux, intrigué, s'informe auprès du
propriétaire du panier :

— Whisky ?

— Nô... répond l'autre... Fox-terrier.

C'est à cela que je pensais l'autre jour en
voyant entrer dans notre compartiment une da-
me et son chien.

Elle commença beaucoup moins par nous de-